

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS PEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 25 juillet 1908.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lae. Fahrenheit Centigrade 7 h. du matin... 86 27

SOMMAIRE.

3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton, 7me PAGE. Faits Divers. 8me PAGE. Récit d'Amour. Une Histoire de Revenant. Le Sort, conte Ironique. La Belle Augustine. 10me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. Le 14 Juillet à Paris.

Révolution en Turquie.

Les idées libérales ont inconsciemment fait d'immenses progrès depuis un siècle dans tous les pays du monde. Les nations, les uns après les autres, à l'exception des Etats-Unis, conquérant leur indépendance et de la France accomplissant sa grande révolution, ont graduellement introduit chez elles des réformes qui leur ont assuré plus de justice et plus de bien-être, et les ont conduits à des régimes politiques qui, quoique imparfaits, offrent à ceux qui s'y soumettent des garanties suffisantes d'indépendance et de liberté.

donnant aux valls et autres fonctionnaires de convoquer les Turcs à l'élection de députés qui siègeront à Constantinople. Cette décision soudaine d'Abdul-Hamid a causé une telle surprise dans les cercles diplomatiques et politiques qu'on s'est demandé si la nouvelle n'allait pas être démentie, mais elle a été parfaitement confirmée, et quel que étrange que cela puisse paraître Abdul-Hamid a bel et bien doté son peuple d'une constitution.

Il a fallu une raison bien grave pour que cette énigme vivante que le commandeur des Oroyants, cet amalgame de férocité et d'impudence, ce souverain-pape à la fois comédien et sceptique, renonce ainsi brusquement à une partie de son autorité. C'est que si Abdul-Hamid veut régner et veut vivre, il est hanté jour et nuit par la terreur de croire que l'on conspire contre son autorité et contre sa vie.

La peine de mort.

Cette question de la peine de mort, sur laquelle de vieux rapports ont déjà été écrits, est de nouveau à l'ordre du jour. On la discute au Palais-Bourbon, et il semble dès à présent difficile de prévoir si les partisans de la guillotine triompheront de leurs adversaires, les abolitionnistes. La commission, d'abord favorable à la suppression, s'est, on le sait, définitivement prononcée pour son maintien, tandis que le gouvernement est d'un avis contraire.

était mis à la retraite? On n'ose y penser. Les abolitionnistes croient en tant que de nous faire croire que les assassins redoutent autant le bégue qu'une visite au boureau. Quelle erreur et combien est toujours vraie cette courte conversation du trop célèbre Abadie avec le directeur de la Boquette, qui venait lui annoncer que M. Grévy l'avait gracié.

Cela prouve que les choses changent d'aspect suivant les circonstances et l'endroit où l'on se place pour les regarder. La société, elle aussi, a le devoir de se défendre et quand la justice frappe les criminels, elle ne se venge pas, elle accomplit son œuvre de préservation, en cherchant à éviter un danger permanent. C'est le salut commun contre la résistance de certaines volontés individuelles et le seul frein jusqu'ici efficace. Si l'effroi de la mort n'existait pas chez tous les criminels, du moins la violence de la guillotine empêcherait bien des voleurs de devenir assassins.

M. Cruppi n'est abolitionniste fervent que depuis qu'il est ministre. Lorsqu'il siégeait au Palais comme représentant du parlement, il avait une opinion diamétralement opposée. Je me souviens notamment du procès Yvrot, un affreux gradin, chef de la bande de Nocty, qui se dérola devant la cour d'assises de la Seine en 1892. M. Cruppi, alors avocat général, donna aux jurés lecture d'une lettre très suggestive de l'accusé dans laquelle celui-ci ne cachait pas ses intentions pour le cas où il échapperait à la peine capitale et serait transporté au bagne: Yvrot écrivait:

Cette boutade me rappelle une anecdote que me raconte le regretté chef de la Sûreté, M. Maodé. —La théorie de beaucoup de ces humanitaires disparaît dès que cela touche leurs intérêts. C'est ce qui vient d'arriver à l'un des plus ardents abolitionnistes de l'échafaud, qui un beau matin surpris en flagrant délit sur ses terres.

Chef de la bande de Nocty, qui se dérola devant la cour d'assises de la Seine en 1892. M. Cruppi, alors avocat général, donna aux jurés lecture d'une lettre très suggestive de l'accusé dans laquelle celui-ci ne cachait pas ses intentions pour le cas où il échapperait à la peine capitale et serait transporté au bagne: Yvrot écrivait: "Je puis avoir par moi avocat des renseignements très exacts au sujet de notre retour: il aura d'un homme qui est ici en ce moment et qui s'est évadé deux fois de là-bas (la Guyane). Il dit que c'est si facile qu'il suffit d'avoir 150 francs, et puis l'on s'en revient bien tranquille. Il trouve même cela si facile qu'il se laisse arrêter et condamner, et qu'il dit aux juges: "Pourvu que je sois là à telle époque, "c'est tout ce qu'il me faut"; et pour l'époque convenue, il est de retour."

Le prétendant au trône d'Espagne gravement malade. Londres, 25 juillet.—Don Carlos, prétendant au trône d'Espagne, est gravement malade à Milan d'une tumeur à l'estomac. Les médecins désespèrent de le sauver.



Mme GEORGE NORATIO GORHAM.

UN TRAVAIL PRECIEUX

Qui fait honneur à son auteur.

Si c'est pour nous un devoir, c'est aussi un plaisir, de signaler à l'attention de nos lecteurs la publication récente d'un ouvrage d'une inappréciable valeur qui se répandra dans tous les milieux où l'éducation est en honneur dès qu'il sera connu: nous parlons d'un "Dictionnaire Phraséologique et Idiomatic français-anglais et anglais-français", renfermant un recueil des autorités les plus compétentes dans les deux langues, ouvrage dû à la plume savante de Madame George Horatio Gorham.

Nous avons sous les yeux de nombreux extraits de journaux, tous commentant de la façon la plus flatteuse ce travail remarquable auquel l'auteur a consacré sept années et ses soins les plus consciencieux. Mme Gorham est Américaine. Elle est domiciliée à Washington, D. C., où elle est née: mais pour parfaitement étudier la langue française dont elle connaît toutes les subtilités, toutes les élégances, elle a vécu longtemps à Paris.

Mme Gorham n'est pas seulement une femme d'esprit, une fine lettrée, c'est aussi une femme du monde qui possède toutes les distinctions, qui fait l'ornement des grandes salons de la Capitale où rayonnent dans tout leur éclat son esprit et sa personne. Feu Lord Pauncefote qui admirait beaucoup en Mme Gorham la musicienne talentueuse et sa haute érudition, admirait aussi les charmes de son physique, car il disait qu'elle était une des femmes les plus séduisantes du Sud; et l'ambassadeur anglais avait un goût sûr.

Dans une lettre que Mme Gorham a bien voulu adresser à l'Abelle, elle nous fait part de son intention de passer prochainement quelques jours à la Nouvelle-Orléans, où, nous en gardons l'assurance, l'accueil le plus aimable lui sera fait par notre hospitalière population. Mme Gorham nous parle de M. G. A. Rivière, entraînantes personnalités éminentes qu'elle connaît au Sud; M. Rivière est le sympathique consul de France à la Mobile.

Perturbateurs punis.

Un chauffeur nommé William Smith et quatre autres individus qui avaient attaqué le capitaine J. E. Thorsen, du vapeur "Vizor" de la ligne Vaccaro, parce qu'il avait renvoyé plusieurs chauffeurs, et qui ensuite s'étaient rassemblés pour empêcher de travailler les hommes engagés pour remplacer les ouvriers renvoyés, ont été condamnés hier matin à \$10 d'amende ou 30 jours de prison.

M. François Boucher.

Une lettre que nous recevons de M. D. A. Michaud, de St-Paul, Minnesota, nous apprend la mort d'un homme que nous avons connu et aimé, d'un homme qui habitait St-Paul depuis bien des années, qui y était consul de France, M. François Boucher.

Cette mort a dû mettre en deuil toute la population de St. Paul, car M. Boucher était de ces hommes éminemment sympathiques, vers lesquels on se sent attiré dès le premier contact, tant sont ouvertes leurs courtes, si bien se révélaient leur franchise, leur loyauté. St. Paul n'était qu'une villette quand M. Boucher et sa femme allèrent s'y fixer; il y eut donc une grande et était grande, c'est qu'il avait un maître et grandir le plus grand nombre de ses habitants.

Nous avons eu la bonne fortune de connaître les Boucher, et gardons le plus aimable souvenir de leur large hospitalité, et de celle de leur fille, Madame D. A. Michaud, une des femmes les meilleures et les plus distinguées que nous ayons connues, faisaient les honneurs de ses salons et de sa table, avec une grâce exquise, un tact infini.

Avec quel charme ne laisserions-nous pas chanter ces souvenirs lointains, si ne venait s'y mêler la tristesse d'une descente de plusieurs descentes dans la tombe, car la lettre de M. Michaud nous apprend en même temps que la mort de M. Boucher, son beau-père, celles de sa belle-mère et de sa femme. M. Boucher est mort à l'âge de quatre-vingt ans, et si dans son extrême vieillesse il n'a pas eu pour le soutenir cette épouse et cette fille qui avaient été sa derté, sa consolation, il eût du moins l'affection dévouée de son gendre qui lui était devenu un appui, une force, un mur de soutien.

PENSEES.

— La mémoire est une caisse de 4-pains et un capital toujours prêt. — Dans la chute de tout être humain, homme ou femme, la créature penche et le monde la pousse. — Les gens de cœur ont plus de choses à dire que les gens d'esprit. — Les consciences sont comme les petits enfants, souvent agitées, souvent malades, rarement bien portantes. — Voulez-vous savoir si un amour est véritablement grand? Mesurez-le par la reconnaissance.

WEST END.

La vogue de West End a été particulièrement brillante pendant la semaine qui vient de s'écouler. Il y avait foule chaque soir au bord du Lac, où la brise semblait d'autant plus délicieuse que la chaleur avait été plus forte dans la journée. Il en sera de même cette semaine et jusqu'à la fin de la saison chaude.

Cadets expulsés de West Point.

Oyster Bay, N. Y., 25 juillet.—Le président Roosevelt a approuvé l'expulsion des huit cadets de l'Ecole militaire de West Point qui s'étaient rendus coupables de brimades envers des élèves d'une classe inférieure.

A NOS LECTRICES.

Les beaux jours d'été sont arrivés et déjà l'excursion vers la plage ou vers le Montage a commencé. C'est pour nos charmantes lectrices, la saison la plus propice aux Travaux à l'Aiguille.

Confortablement installées sous une tente devant la mer qui miroille, ou encore sous l'ombrage d'une belle futaie toute verdoyante, vous avez pris, n'est-ce pas, Mesdames, votre sac à ouvrage et l'inévitable omelette. En causant, les points succèdent aux points et les heures passent dans la plus douce des intimités.

C'est à ce propos que le voudrais vous signaler une bien intéressante revue revue spécialement pour vous, aimables filles de l'aiguille et du crochet: Le "Journal des Ouvrages de Dames" séduisant à la fois par ses articles variés, sa belle illustration soignée et par les ravissantes modèles d'Ouvrages de Broderie qu'il offre à ses lectrices.

C'est une Encyclopédie complète que cette revue qui, en plus des chapitres de broderie s'occupe encore de modes, de layette, de lingerie, de décoration de la maison, des arts féminins, etc., et qui certainement constitue pour la femme, le plus précieux des collaborateurs. La première édition du "Journal des Ouvrages de Dames" envoi chaque mois à ses abonnées en plus du Journal, un "charmant ouvrage inédit" lequel est préparé et échantonné par nos soins les plus minutieux pour l'exécuter.

Un Italien du nom de Nick Testaloro est arrivé à la Nouvelle-Orléans hier soir sous la garde d'un député-élu qui l'a conduit à l'hôtel de la ville de New-Brunswick, où en voulant se baigner aux baignoires du hôtel il a reçu une balle de revolver dans le pied droit.

Fugitif arrêté.

Frank Thomas, alias Herbert Gibson, un fugitif du pénitencier de Fayette, Miss., a été arrêté à l'angle des rues Julie et Rempart hier soir par les détectives Brewer et Ford.

Italian blessé.

Un Italien du nom de Nick Testaloro est arrivé à la Nouvelle-Orléans hier soir sous la garde d'un député-élu qui l'a conduit à l'hôtel de la ville de New-Brunswick, où en voulant se baigner aux baignoires du hôtel il a reçu une balle de revolver dans le pied droit.

Cadets expulsés de West Point.

Oyster Bay, N. Y., 25 juillet.—Le président Roosevelt a approuvé l'expulsion des huit cadets de l'Ecole militaire de West Point qui s'étaient rendus coupables de brimades envers des élèves d'une classe inférieure.

ces paroles à très haute voix, comme s'il lui était utile que ces paroles, de même que les réponses du docteur, fussent entendues par ceux qui les entendaient, distinctement. En agissant ainsi, Nathalie avait un but caché que l'on connaît bientôt. —C'est bien, docteur, je vous remercie! murmura-t-elle, je vous prie.

Et pendant que le jeune homme remontait dans sa voiture, qu'on venait d'avancer, la jeune fille longtemps son monchoir sur ses yeux, et son corsage, secoué, trahissait les sanglots qu'elle essayait vainement de réprimer. —Perdu! mon pauvre frère est perdu! Puis, se tournant vers les paysans, elle leur demanda tout à coup: —Vous avez entendu tout ce qu'a dit le docteur? —Oui, madame. —C'est bien, mes amis. Et elle se leur dit rien de plus. Domestiques et paysans se dispersèrent. La cour se vida. Nathalie entra dans la chambre de paralytique où Rose-Lison, seule, se trouvait, assise comme d'habitude, près du lit de son père.

—Mon frère!... Mon frère!... Il parut que cet appel n'arrivait pas jusqu'à lui. Entre lui et elle, on eût dit qu'il y avait une muraille épaisse, infranchissable. —Vous ne m'entendez pas! Vous ne me voyez pas? Elle lui prit les mains. Elle les serra avec tendresse. Elle ne sentit rien, aucun frémissement pour répondre à son étreinte, aucune agitation qui prouvât que la vie revenait dans ces pauvres doigts rigides.

Avant de poursuivre le récit du drame qui va suivre, il est nécessaire de résumer brièvement la situation. Nathalie et ses fils trompés malgré leur sagacité par le vieillard et rassurés sur les chances d'une guérison devenue impossible, sentaient que désormais leur position était insupportable. Rose-Lison était seule à craindre qu'autant que le comte de Croix-Vitré lui viendrait en aide. Du moment que Croix-Vitré était, au dire du médecin, redouté à l'impuissance, le danger disparaissait.

Le parent pauvre, qui jusque-là avait montré une vigilance inlassable, fut dès lors moins inquiet et commença de s'endormir dans sa victoire si laborieusement conquise. Laurent et Michel s'étaient laissés conduire par leur mère en toute cette intrigue et du moment que Nathalie ne paraissait plus redouter de fâcheux événements, ils se tranquillèrent, eux aussi.

Et quand on fait certain qu'elle vivrait, on craignait qu'elle ne se réveille jamais sa raison. Puis, la jeunesse eût le dessus des déordres de jeunesse se calmèrent. Pendant de longues heures ences, elle resta dans une immobilité étrange, dans une sorte de coma. Elle vivait; que le voyait

à ses grands yeux et c'était le seul signe de vie qu'elle donnait. Pas un geste. Enfin, elle se leva, fit quelques pas, s'accoucha à sa fenêtre, devant la rivière qui coulait doucement à ses pieds et tombait en cascades sur les roses du moulin. Ce fut la place favorite où elle vint chercher, non pas l'oubli de ce qui s'était passé, — elle ne voulait pas oublier — mais le moyen de chasser ceux qui, en se défendant avaient retourné contre elle sa propre vengeance. Et deux images revenaient sans cesse dans ses rêves farouches.